

## Les voies sans issues de la psychanalyse cognitive

*Par Eric Laurent*

La psychanalyse cognitive, comme la neuro-psychanalyse, dont il y a des congrès, fait partie de l'impact des neurosciences sur notre discipline et des modes de leur réception. Je distingue donc les résultats des neurosciences proprement dites de leurs modes de diffusion dans les différentes orientations psychanalytiques. L'examen de cette réception et de « l'importation abusive de concepts », issus des neurosciences, comme l'aurait dit Louis Althusser, a d'autant plus d'importance que l'interface entre psychanalyse et neurosciences ne cesse de s'étendre.

Le dernier congrès de l'IPA, en mars, à la Nouvelle-Orléans a été marqué par la présence d'un invité de marque, le professeur Antonio Damasio, neuroscientifique ayant des sympathies pour la psychanalyse. Comme le dit Daniel Widlöcher dans *l'Express* du 28 août 2004 : « La salle était pleine, et il a été ovationné. Autant dire qu'il n'y a pas de difficultés entre la pensée d'un Damasio et celle d'un psy »<sup>1</sup>.

Le prochain Congrès de l'IPA, centré sur le trauma qui aura lieu au Brésil en juillet 2005<sup>2</sup>, fera une large place à l'approche cognitive et à l'apport des neurosciences à la psychanalyse. Il sera possible pour les participants, d'assister dans la même période au 6<sup>e</sup> Congrès international de Neuro-psychanalyse qui aura pour thème « Rêve et Psychose ». Dans la mouvance lacanienne, nous assistons à des stratégies semblables. Un auteur vient de publier un ouvrage visant à montrer que la psychanalyse peut être parfaitement compatible avec les neurosciences<sup>3</sup>. Cet accord de principe diversement modulé serait à prendre comme une bonne nouvelle. La psychanalyse serait confirmée dans son statut scientifique par la possibilité de la traduction des concepts et de l'expérience de la psychanalyse dans des termes issus des neurosciences. L'affirmation selon laquelle il est maintenant possible de traduire en langage des neurosciences n'est pas sans conséquence pour la psychanalyse elle-même. J'examinerai ces

---

<sup>1</sup> D. Widlöcher, in *L'Express*, 23 08 2004, p. 55.

<sup>2</sup> Quelle coïncidence ! L'AMP vient de tenir son congrès en ce même Brésil en juillet dernier.

<sup>3</sup> G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2004.

conséquences à propos de trois interfaces précisément affirmées : le refoulement, le choix d'objet libidinal, le rêve. J'en viendrai ensuite aux effets des recours au cognitivisme émotionnel pour rendre compte de l'affect et spécialement de l'angoisse dans l'expérience analytique. Il témoigne de la volonté de faire exister un courant de psychanalyse cognitive complétant la version contemporaine de *l'egopsychology*.

*Le refoulement modélisé à partir de la volonté*

Dans le numéro du 9 janvier 2004 de la revue *Science*, un chercheur en psychologie de l'université de l'Oregon, Michael Anderson, à la tête d'une équipe de chercheurs de Stanford, annonce qu'ils ont pu identifier les zones cérébrales impliquées dans l'oubli conscient. Dès le vendredi 22 janvier 2004, sous la rubrique « Sciences », *Le Monde* nous apprend que « le refoulement freudien (est) sous l'œil de l'imagerie par résonance magnétique. Des Américains visualisent l'oubli volontaire ». Je laisse de côté le problème de savoir si le refoulement freudien est un « oubli volontaire ». L'expérience consiste à demander à des étudiants de psychologie d'apprendre des paires de mots qui n'ont aucun rapport entre eux. Puis, on leur demande de s'efforcer d'oublier un des deux mots quand on prononce devant eux l'autre membre de la paire. On passe l'effort sous résonance magnétique. On appelle ça : proposer un modèle du refoulement. Lors de la phase de « refoulement », plusieurs régions du cortex préfrontal, généralement considérées comme importantes dans le contrôle des mouvements volontaires étaient activées. Les chercheurs concluent : « Nos travaux apportent le premier modèle neurobiologique de la forme volontaire du refoulement proposé par Freud. Un modèle qui intègre sa proposition controversée à des mécanismes fondamentaux et largement acceptés de contrôle du comportement ». Michael Anderson, qui a étudié la façon dont les enfants maltraités refoulent les souvenirs d'expériences traumatisantes, espère que le modèle proposé pourra permettre de mieux comprendre la capacité de résister au stress post-traumatique. Accepter cette perspective, c'est à la fois tout obscurcir de la nature du refoulement en psychanalyse et accepter la perspective d'une thérapie par effacement généralisé des contingences de la vie. La psychanalyse serait alors entièrement remplacée par une thérapie du trauma.

*Le rêve accomplissement de la récompense du système limbique*

Le rêve est en effet maintenant choisi pour être la voie royale des noces de la psychanalyse et de la neurologie. L'un des représentants du courant des psychanalystes neurologues, très influent en Angleterre, Mark Solms, à la fois professeur de neurologie et psychanalyste vient de publier

un article dans le *Scientific American* qui présenta fort bien sa position : «Les cartographies neurologiques récentes sont en adéquation avec la description faite par Freud. La région centrale du tronc cérébral et le système limbique — responsable des instincts et des pulsions — correspondent au *ça* de Freud. La région frontale ventrale qui contrôle l'inhibition sélective, la région frontale dorsale qui contrôle les pensées conscientes, et le cortex postérieur qui perçoit le monde extérieur, correspondant au *moi* et au *surmoi*. »<sup>4</sup>

Les rêves témoignent aussi de ces nouvelles noces : «Les idées de Freud ressurgissent également dans la science du sommeil et des rêves. Sa théorie des rêves — selon laquelle les visions nocturnes sont des aperçus de nos désirs inconscients — avait été discréditée par la découverte, au cours des années 1950, du sommeil paradoxal, associé alors au rêve ». La première des qualifications se fait au nom de l'automatisme du sommeil paradoxal, une « activité corticale aléatoire » répétitive. Mais Solms poursuit les idées de Freud qui furent aussi malmenées, dans les années 1970, quand les neurophysiologistes montrèrent que le cycle du rêve est régulé par l'acétylcholine, un neuromédiateur produit dans une région du tronc cérébral « sans esprit ». Des travaux plus récents ont révélé qu'il est possible de dissocier les états de rêve et de sommeil paradoxal, qui sont contrôlés par des mécanismes distincts. Le rêve serait engendré par un réseau de structures centrées autour du circuit de l'instinct et de la motivation. Le premier effet de la perspective de Solms est de figer les catégories de la deuxième topique en se contentant de leur trouver un corrélat neuronal. Les débats proprement psychanalytiques sur les dangers de l'interprétation mécanique de la deuxième topique freudienne du moi, *ça*, *surmoi*, se figent alors. Cela n'apprend rien de nouveau aux psychanalystes et ne leur donne pas d'éclairage nouveau sur leur pratique. Cela peut simplement alléger leur culpabilité de ne pas être des scientifiques au sens des neurosciences.

#### *Les deux modes de l'amour, récompenses du cerveau limbique*

Dans un article récemment paru dans la revue *Neuro-image* sous le titre « Les corrélations neuronales de l'amour maternel et de l'amour passionnel », Andréas Bartels et Semir Zeki, des neurologues travaillant à l'*University College* de Londres, ont utilisé la résonance magnétique pour « mesurer l'activité cérébrale de mères alors qu'elles regardaient des photos de leurs enfants [...] ainsi que des photos de leur amoureux. L'activité neuronale spécifique de l'attachement maternel a été comparée

---

<sup>4</sup> M. Solms, *Pour la Science*, octobre 2004, p. 78.

avec celle propre à l'amour passionnel [...] ». « Le premier objet de l'étude est donc de fonder neurologiquement la différence entre l'amour « passionnel », c'est-à-dire à caractère sexuel, et l'amour maternel. On pourrait dire dans un premier temps que c'est une façon de traduire en termes neuronaux la différence entre la mère et la femme. Mais la suite de l'étude est plus ambitieuse et prend en compte les neurotransmetteurs propres à chaque mécanisme d'attachement. Les deux types d'attachement activent des régions spécifiques à chaque attachement ainsi que des zones de recouvrement dans la région du système de récompense du cerveau qui coïncide avec des zones riches en récepteurs d'ocytocine et de vasopressine ».

Les auteurs en arrivent à proposer une théorie de l'amour qui, comme le disait Solms, consonne avec les théories de Freud. Ils arrivent à traduire en termes neuronaux la transgression des interdits sociaux que permettent l'énamoration et l'amour maternel. Les deux attachements désactivent un ensemble commun de régions associées à des émotions négatives, le « jugement social » et la « mentalisation », c'est-à-dire la prise en compte des intentions et émotions des autres. Nous en concluons que l'attachement humain utilise un mécanisme *push-pull* qui surmonte la distance sociale en désactivant les réseaux utilisés pour l'évaluation sociale critique et les émotions négatives, et qu'il relie des individus à travers la mise en forme du circuit de la récompense, rendant compte du pouvoir de l'amour de motiver et d'exalter »<sup>5</sup>. Ces travaux de A. Bartels et S. Zeki, de l'University College à Londres, s'inscrivent dans un courant plus ample qu'un dossier récent du CNRS appelle « la biologie à la conquête de l'amour ».

Olivier Postel-Vinay, journaliste scientifique à *La Recherche*, nous présente l'enjeu de ces études dans le numéro de novembre 2004. Il part d'autres études sur le rôle des neurotransmetteurs dans les modes d'attachement des rats campagnols. « On retrouve chez l'homme, bien que de manière plus diffuse, le lien organique observé chez les campagnols entre l'attachement maternel et l'attachement pour le partenaire. Le même couple de neurotransmetteurs est impliqué à des degrés divers dans les deux types d'attachement. Il l'est spécialement dans une aire fortement activée dans l'amour maternel, mais pas dans l'amour passion : la substance grise périaqueducule. »<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> A. Bartels, S. Zeki, "The neural correlates of maternal and romantic love", Wellcome Department of Imaging Neuroscience, University College London, in *NeuroImage*, n° 21 (2004) 1155-1166. Je dois cette référence au Pr. Jim Hopkins de l'University College. Qu'il en soit ici remercié.

<sup>6</sup> O. Postel-Vinay, *Le cerveau et l'amour*, in *La Recherche*, n° 380, novembre 2004.

Dans son souci de tirer les leçons les plus amples de cette nouvelle « biologie de l'amour », va plus loin que les scientifiques de l'University College « le concept d'attachement [...] rend compte de la formation du lien social [...] de l'attachement amical, de ce que les Chrétiens appellent l'amour du prochain [...] ces divers travaux permettent de dissocier attachement et relation sexuelle [...] »<sup>7</sup>

On en arrive donc à fonder scientifiquement une théorie du lien social comme l'*agapè* séparé du sexuel. L'essentiel est, dans cette perspective, de remplacer la jouissance par la « récompense ». La formation du lien social peut être alors comprise comme un processus de renforcement du système de récompense. Selon L. Young, l'ocytocine et le vasopressine peuvent accroître la valeur hédonique des interactions sociales en activant le circuit neuronal impliqué dans la récompense et le renforcement » ; il voit en même temps l'analogie avec la drogue, ce qui conduit de nombreux scientifiques à explorer le lien entre les drogues et l'attachement, amour compris. Entre le syndrome de manque et le « tu me manques », le pas est vite franchi. »<sup>8</sup>

L'opération de remplacement de la jouissance sexuelle par la récompense permet de mettre l'attachement maternel en série et le fondement de l'*agapè* chrétien en le fondant sur un système de « récompense » et non une sublimation. Cela aboutit non seulement à donner un fondement au commandement chrétien du « tu aimeras ton prochain comme toi-même », mais à retrouver la vérité chrétienne selon laquelle le fondement du lien social est l'amour de la Vierge, mère de l'enfant divin.

Freud voyait dans l'exigence chrétienne de l'amour du prochain une exigence criminelle, car chacun trouve plutôt en lui, au plus profond, la haine de soi. La méconnaissance de cette réaction primordiale « dépressive » par l'accent mis sur la récompense des mécanismes de renforcement du lien social ne produit qu'une exigence supplémentaire impossible à satisfaire.

Pourtant les régions corticales mises en jeu ne sont pas étrangères aux zones intéressées par la dépression. « Les images cérébrales obtenues par A. Bartels et S. Zeki sont à cet égard saisissantes. Elles montrent que dans l'amour passion comme dans l'amour maternel les aires partiellement désactivées sont non seulement des aires du cerveau impliquées dans les émotions négatives ou la dépression, comme le cortex préfrontal latéral, mais des aires impliquées dans le jugement critique, comme le cortex préfrontal médian. Autrement dit, du moins selon A. Bartels et S. Zeki, les

---

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 35.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 37.

jugements portés par la mère sur son enfant, par l'amoureux sur son amoureuse, jugements qui étonnent parfois leur entourage, seraient influencés par ces désactivations cérébrales. »<sup>9</sup>

Nous avons donc un conflit d'interprétation : ou bien on met l'accent sur les déconnexions entre amour et jugement, ou bien sur amour et dépression. Il est plus « moraliste » de mettre en avant que l'amour n'est pas moral puisque fondé sur une satisfaction propre plutôt que de souligner que l'amour éloigne de la dépression. Ce qui est sans doute encore plus inquiétant est que l'on nous proposera sans doute bientôt un médicament pour porter remède aux troubles de l'attachement et du lien social fondé sur les effets de l'ocytocine. Des phobies sociales aux comportements antisociaux, un vaste domaine de prescription est sans doute visé. Cela permettrait sans doute de prendre le relais des antidépresseurs mis en mauvaise posture récemment par l'interdiction de prescription aux mineurs.

#### *Damasio et l'image mentale de l'émotion*

Nous pouvons voir le même effet conservateur à l'œuvre dans une autre sorte d'impact des neurosciences. Il s'agit là de leur usage non-critique de la notion « d'image mentale ». Cette notion n'est pourtant pas indispensable à leur entreprise. Le cognitivisme contemporain a une origine noble. C'est la pragmatique du langage qui s'est affranchie du modèle code-message pour le centrer sur un processus d'inférence déductive. Le nom de Paul Grice y est spécialement associé. Un philosophe du langage présente ainsi ce lien : « Selon le modèle inférentiel dont différentes versions ont été développées dans la pragmatique contemporaine, un dire n'est qu'un indice du sens voulu par le locuteur. Le décodage du sens de la thèse linguistique n'est qu'une partie du processus de compréhension ; un processus qui s'appuie à la fois sur la signification linguistique et sur le contexte pour identifier ce sens. Dans l'analyse de Grice, le sens consiste dans l'intention d'obtenir un certain effet sur l'esprit de l'auditeur au moyen de la reconnaissance par l'auditeur de cette intention même de produire cet effet. Vue ainsi la communication dépend de la faculté des humains d'attribuer des états mentaux aux autres ; elle dépend de leur psychologie naïve. Vivant dans un monde habité non seulement par des objets physiques et des corps vivants, mais par des états mentaux, les humains veulent agir sur ces états mentaux. Ils veulent changer les désirs et croyances des autres. »<sup>10</sup> Il n'y a donc pas de production de sens sans volonté de déchiffrement de l'intention de l'autre. La formule de Lacan

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Gloria Orrigi, Dan Sperber, « *A pragmatic Perspective on the Evolution of Language and Languages* » ; disponible sur le site [www.interdisciplines.org](http://www.interdisciplines.org) le 25 mai 2004.

selon laquelle le sujet reçoit de l'Autre son propre message sous forme inversée inclut l'intention de déchiffrement, intègre une critique du modèle code-message.

Il n'est pas certain que ce programme initial soit mené à son terme comme programme de recherche par les différents courants du cognitivisme. Par exemple, celui du cognitivisme émotionnel qui remplace les processus d'inférence par ceux de la perception en soutenant qu'un sentiment (*feeling*) est la perception cognitive d'une émotion. Antonio Damasio est l'auteur paradigmatique de cette approche. Dans leur monumentale *Philosophical Foundations of Neuroscience*, de récente parution, Bennett et Hacker présentent de façon critique sa position : « Le travail d'Antonio Damasio sur des patients souffrant de déficits émotionnels dus à des lésions cérébrales est justement renommé, et son insistance sur le lien entre la capacité de décision et d'action rationnelles pour atteindre des buts d'une part et le fait de ressentir des émotions d'autre part est hardi et fait penser. Cependant ses spéculations sur les émotions sont, à notre idée, biaisées par une confusion conceptuelle. La conception des pensées selon Damasio est fermement enracinée dans la tradition empiriste du dix-huitième. Les pensées, dit-il, consistent en des images mentales (qui peuvent être visuelles, auditives, etc., et peuvent être des items du monde ou des mots ou des symboles qui signifient ces items). Damasio apparemment soutient que si nos pensées ne nous étaient pas montrées sous formes d'images de choses ou de mots, nous ne serions pas capables de dire ce que nous pensons. Damasio distingue l'émotion du sentiment de l'émotion. Une émotion est une réponse corporelle à une image, et le sentiment est une réponse cognitive à cette condition du corps. Les perceptions de l'émotion relèvent de mécanismes qui sont aussi cognitifs que tout autre image perceptive et tout aussi dépendantes d'une élaboration cérébro-corticale qu'une autre image »<sup>11</sup> La notion « d'image mentale » est ainsi essentielle à Damasio et malgré ses critiques de Descartes, il ne semble pas délivré des présupposés de la représentation telle que le concevait le dix-septième siècle. Ian Hacking, quant à lui, s'attache à la version que donne Damasio de sa théorie dans son dernier ouvrage *Looking for Spinoza : Joy, Sorrow and the Feeling Brain*<sup>12</sup>. « Les émotions se font sur le théâtre du corps, les sentiments sur le théâtre de l'esprit. Les deux sont les régulateurs de la vie, mais les sentiments se font à un niveau plus haut. La joie est le sentiment d'une vie en équilibre, la tristesse celui d'une vie en désarroi ou en déséquilibre fonctionnel. Les

<sup>11</sup> Bennet, M. R., Hacker, P. M. ; *Philosophical Foundations of Neuroscience*, Victoria, Blackwell Publishing, 2003, pp. 210-211.

<sup>12</sup> Damasio, Antonio, *Looking for Spinoza : Joy, Sorrow and the Feeling Brain*, Harcourt, 2004.

sentiments et les émotions sont des états, des conditions, des processus dans le corps. Une émotion comme la pitié « est un ensemble complexe de réponses chimiques et sensorielles formant un modèle distinctif », de plus, pour Damasio, il n'y a là rien de dirigé vers l'extérieur [...] pour lui, la pitié n'est pas pour lui à propos de quelqu'un. Les émotions semblent être causées par des changements dans mon corps. Pour la plupart des neurologues, c'est une théorie inadéquate car on ne peut avoir d'émotion sans une première cognition d'un extérieur »<sup>13</sup> La conception de Damasio est celle d'un organisme sans Autre, profondément autiste, centré sur son autorégulation homéostatique mise au point au cours de l'évolution. Hacking dit : « ce qu'il choisit d'appeler émotions est d'abord apparu dans l'histoire de l'évolution et est premier sur le plan des causes dans le corps. Elles produisent des émotions dans une autre partie du cerveau, qui a évolué plus tard, et elles sont régulées par ce qu'il appelle esprit »<sup>14</sup>

Le sens du vocabulaire du registre des affects n'est donc rien d'autre, en dernière instance, que l'émotion précise qui est ressentie dans le corps. Il est possible *one on one* de procéder à une application, une cartographie (*mapping*) des sentiments (*feelings*) sur les états du corps que sont les émotions. Plus de glissement métaphorique ou métonymique possible, bien que le registre des affects fasse partie de la langue. C'est ce que critique Hacking : « Les sentiments et les émotions font partie du langage des personnes, pour s'exprimer et pour décrire les autres. Damasio propose quelque chose de différent : une identification anatomique instauratrice des émotions ; c'est ce qu'elles sont clairement, ce qu'est la joie. Il semble dans le récit de Damasio, qu'il n'y ait plus de « je » pour répondre à la situation. Dans son organisme, il n'y a que des homéostases autorégulatrices. Damasio va sûrement continuer à faire du lobby pour l'identification du langage avec des conjectures anatomiques actuelles »<sup>15</sup>.

Un certain courant moderniste de l'IPA, courant dominant dans ses sphères dirigeantes actuelles, tente de s'inspirer des sciences cognitives d'une double façon. Du cognitivisme, ils retiennent la critique de l'approche code-message pour s'appuyer sur la distinction de la faculté de langage et de la psychologie naïve ou de la *theory of mind* que tout sujet attribue à l'autre. Du cognitivisme émotionnel, ils retiennent l'accès à une définition non équivoque de l'affect.

---

<sup>13</sup> Hacking Ian, « *Minding the brain* », *The New York Review of Books*, June 24, 2004, pp.32-33.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 33

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 35-36.



Peter Fonagy ou Mark Solms<sup>16</sup> donnent une description de l'activité psychanalytique en utilisant de façon non critique les notions de « représentations mentales » telles que les cognitivistes les emploient. Pour eux, l'écoute de l'analyste est occupée par des « représentations mentales » construites par références à partir des paroles de l'analysant. Une conception « communicationnelle » de l'inconscient se donne ainsi pour condition première la capacité d'attribuer à l'autre une psychologie naïve. La théorie de l'esprit en question relève de ce que les cognitivistes appellent la capacité de *mind-reading*. Comme le dit un auteur de ce courant « Pour qu'une interprétation soit entendue par le patient, un certain nombre de conditions s'imposent. La première est que les deux interlocuteurs partagent une certaine théorie de l'esprit [...] »<sup>17</sup>

La « *theory of mind* » attribuée à l'autre permet de donner une version imaginaire du lieu de l'Autre. Elle permet alors le déploiement d'un mode particulier d'inférence, qui serait propre à la psychanalyse. Le recours à l'empathie définit ainsi la possibilité de l'accès au sens de ce que dit l'analysant. Ce sens qui veut se situer au-delà du décodage du signifié.

Rapprochons donc cette conception à deux étages de la conception de Damasio. Chez Damasio, il y a d'abord un « état du corps » perçu par le *brain*. Il définit une émotion. De même chez les psychanalystes cognitivistes l'« état du corps » est transcrit dans un « état mental » qui correspond à la « force de la motion pulsionnelle ». Il y a ensuite un « effet de plaisir ou de déplaisir » qui tient compte du contexte dans lequel cette « force de la motion pulsionnelle » vient s'inscrire. Le deuxième temps est assez superposable à la perception de l'émotion par le sentiment (*feeling*) de cette émotion. Ainsi, la conception de l'affect, comme ce qui donne le sens de l'énoncé du sujet, rejoint parfaitement la conception de l'émotion selon le cognitivisme émotionnel d'Antonio Damasio. Il suffirait dans la critique de Hacking de remplacer le nom de Damasio par celui d'un psychanalyste cognitiviste pour discerner un futur possible de la psychanalyse tel qu'il est envisagé par l'IPA : « Ils vont sûrement continuer à faire du lobby pour leur réduction du langage privé à des conjectures affectives actuelles ».

La reformulation de la psychanalyse à l'aide des théories cognitives peut prendre bien des formes. Un autre exemple serait celui de Peter Fonagy. Avec son livre *Affect Regulation, Mentalization, and the*

---

<sup>16</sup> Solms Mark, *Psychoanalyst and honorary lecturer in Neurosurgery at the St Bartholomme's and Royal London Scholl of Medecine, The Neuropsychology of Dreams: A clinical Anatomical Study* (Laurence Erlbaun associates 1997). *Psychanalyse et Neurosciences* in Scientific American, March 04.

<sup>17</sup> Widlöcher D., *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Paris, Editions Odile Jacob, 1996, p.135.

*Development of the Self*<sup>18</sup>. L'effet confusionnel « fausse science » est là aussi garanti, quel que soit l'intérêt des recherches neurologiques sur lequel il s'appuie. La critique qui rend compte dans la dernière livraison de l'*American Journal of Psychoanalysis* le dit sans détour « je me suis par moment senti désorienté sur le but du livre. Puisqu'il parle surtout de processus cognitifs et de « théorie de l'esprit », est-il écrit par des psychologues cognitivistes pour démontrer la leçon dont les concepts psychanalytiques peuvent être pris dans un champ ? ou bien l'intention de l'auteur était-elle d'aider les psychanalystes à mieux apprécier la leçon dont la psychanalyse peut être enrichie par des concepts comme la théorie de l'apprentissage ou les mécanismes de bio feedback ? L'écriture du livre est dense, loin d'être accessible. J'ai dû beaucoup travailler pour séparer les idées avancées du langage dans lequel elles étaient prises et me suis demandé surtout l'usage que pouvaient en faire les psychanalystes »<sup>19</sup>.

La fausse fenêtre du standard de la cognition ainsi pensée fait le court-circuit sur l'Autre. Elle nous présente un corps organisme dont la détermination nous condamnerait à n'être que des marionnettes de nous-mêmes. La psychologie évolutionniste tient le rôle de garant de toute cette conception. Elle nous assure que notre organisme et sa psyché sont parfaitement fonctionnels. C'est l'évolution qui le garantirait. Alors que les évidences naturelles s'évaporent par l'action de la science ; alors que la science ne peut garantir par une « théorie de toutes choses » un retour à l'ordre d'un cosmos, l'évolutionnisme nous donne une *Aufhebung* de la nature. Un ordre naturel rassurant nous est ainsi légué et la psychologie évolutionniste en témoigne. Emotion et cognition se succèdent et se renforcent l'une l'autre puisque l'ordre de l'évolution le dit ainsi. Le programme de la civilisation lui-même ne comporte ainsi plus de limites. L'irréductible de la contradiction entre pulsion et civilisation s'évanouit. En ce sens, le recours aux neurosciences et à la psychologie évolutionniste permet d'une part un progressisme sans entraves pour la civilisation et d'autre part oriente la cure vers l'obtention d'une joie de l'organisme auto-régulé. Nous n'avons pas à faire usage des neurosciences pour leur faire dire qu'elles disent la même chose que la psychanalyse ou qu'elles la confirment. Il s'agit plutôt de distinguer là les deux plans de l'objectivité scientifique et de l'objectalité de la psychanalyse. L'objet (*a*) n'est pas démontré par la science. C'est à partir de l'objet (*a*) et du symptôme<sup>20</sup> que nous avons à interroger l'effet de la science sur le mode de production du

<sup>18</sup> Fonagy, Peter, Gergely, Gyorgy, Jurist, Elliot L. and Targent, Mary, *Affect Régulation, Mentalization and the Development of the Self*, New York, Other Press, 2002.

<sup>19</sup> Phyllia, Tyson, *Journal of the American Psychoanalytic association*, vol. 52/2, 2004.

<sup>20</sup> Je renvoie là au cours de J.-A. Miller du mois de janvier 2005 présentant le séminaire de Lacan *Le sinthome*.

sujet et du régime de ses certitudes. Les principes de la pratique psychanalytique lacanienne fondent l'interprétation sur l'expérience d'un réel propre à la psychanalyse, et non sur la conformité aux objets produits par un discours scientifique.

Le 28 février 2005